

SYGNE DE COUFONTAINE OU « L'AU-DELA » DE LA HAINE

Afin d'approcher cette question de la violence au-delà de la haine, je vous propose de reprendre la pièce de théâtre de Paul CLAUDEL intitulée *L'otage*, sur laquelle s'arrête Jacques Lacan dans le séminaire sur le transfert (*Le séminaire, livre VIII*) et de nous approcher particulièrement du personnage de Sygne de COÛFONTAINE.

Avec Sygne de COÛFONTAINE s'ouvre la représentation même des effets de la dérélition sur le sujet. En nous appuyant sur l'analyse qu'en fait entre autres, le philosophe S. ZIZEK, nous aborderons cette question de la dérélition et de ses effets sur le sujet. Le cadre de cette approche est la tragédie moderne qui se caractérise par le dépassement même du sacrifice.

La dimension de la dérélition, c'est à dire l'expérience d'être totalement abandonné-e-, telle qu'elle apparaît dans *L'otage* est associée à une violence, celle du sujet envers lui-même, en réaction à celle qu'il subit dans la confrontation à un choix impossible imposé par l'autre. En l'occurrence, dans la pièce de CLAUDEL, TURELURE mais aussi le curé BADILON;

Pour aborder au mieux cette question de la tragédie moderne dont cette pièce est l'emblème, il est nécessaire que nous nous arrêtions dans un premier temps sur la tragédie grecque et ce qu'elle vient nous dire de la relation du sujet à l'Autre.

La tragédie grecque :

Dans la tragédie grecque, le héros ou l'héroïne (Antigone) sont portés par l'ATE¹, par leur destin tel qu'il est écrit par les dieux.

Comme le rappelle Lacan dans son séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, concernant le choix d'Antigone, celui-ci est imposé par l'ATE familial, ce destin-devoir qui ne saurait admettre qu'un frère puisse ne pas être enterré et être livré aux bêtes après sa mort. Accepter ce fait, c'est mourir subjectivement. C'est l'honneur même d'Antigone que d'offrir une sépulture à son frère.

¹ Voici l'intéressante définition que donne S. ZIZEK de l'ATE : " *La tragédie antique surgit sous l'aspect de la « malédiction familiale », c'est-à-dire d'une dette symbolique qui, à la suite d'un trépas initial, est transmise d'une génération à l'autre (...) Ce destin opère inconsciemment, comme une force aveugle, « impulsive » : le destin saute au visage des individus précisément dans la mesure où il opère dans leur dos - la seule manière pour eux de préserver leur dignité consiste à adopter sans réserve la place qui leur est assignée dans cette succession. (...) Le sujet contracte une dette qui vient peser de tout son poids sur lui et détermine son destin. » in Jacques Lacan à Hollywood, et ailleurs Ed. Jacqueline CHAMBON, ACTES SUD, Arles 2010 p. 255*

Par ailleurs ATE était à l'origine le nom d'une des filles de Jupiter, déesse qui se réjouissait des méfaits qu'elle induisait aussi bien chez les dieux que chez les hommes.

Antigone doit alors « faire le sacrifice de son être au maintien de cet être essentiel qui est l'ATE familiale (Autre) - motif, axe véritable autour de quoi tourne toute cette tragédie. Antigone perpétue, éternise, immortalise cette ATE. »²

Julia KRISTEVA dit d'Antigone qu'à la place de la mère, « elle enfante un univers imaginaire : elle répare la perte des siens en recréant le monde virtuel d'une vie possible sur la frontière, sur l'ATE même. » et d'ajouter : « Antigone se tient dans cette doublure aveuglante illisible, des lois qui seraient les lois non-écrites des dieux : là où ça ne prescrit, ni n'interdit, mais ça se sent, ça s'éprouve, ça se vit »³.

Cette dimension corporelle de l'ATE, de la limite est soulignée aussi par Alenka ZUPANČIČ, philosophe slowène à propos du sublime :

« Antigone est condamnée à être enterrée vivante dans le tombeau qui devient ainsi l'espace du dépassement, la scène de l'éclat du sublime. Ce qui est important, ce n'est pas que la mort ait lieu, mais qu'elle **est** lieu, le lieu où certaines choses deviennent visibles. C'est un peu comme si on étalait le bord extrême du corps, la peau, de façon qu'elle fasse scène pour la rencontre de ce qu'elle sépare normalement, à savoir l'intérieur et l'extérieur du corps. Voilà qui nous permet de proposer une nouvelle définition du sublime : le sublime est l'effet de la transformation de la limite entre deux choses (la limite qui n'a de consistance que par ce deux qu'elle divise ou sépare) en un lieu où ces deux choses empiètent et agissent l'une sur l'autre. (...) Le sublime est l'effet esthétique de l'éthique, **l'éclat** d'une situation où le sujet semble suivre autre chose que les lois de la causalité phénoménale, cette « autre chose » s'annonçant et s'éclipsant dans cet éclat même. On pourrait s'interroger sur la nature de cet éclat qui marque un entre deux et qui est lui-même un entre-deux, une apparition assez fantomatique. Il a affaire avec le sensible, voire avec le sensuel, sans vraiment coïncider avec lui. »⁴

Dans la tragédie grecque, il s'agit toujours de sauver l'Autre représenté par les dieux, le destin, les lois non-écrites. Il s'agit toujours d'une confrontation entre deux vies dont la ligne de démarcation est précisément la mort. Le sacrifice de son être n'ouvre pas sur le néant mais sur l'essence même de l'être, ce qui la justifie en quelque sorte et dont la préservation exige parfois le sacrifice de la vie organique.

« Dans le cas d'Antigone, écrit A. ZUPANČIČ, , ce qui est en jeu n'est pas la limite entre la vie et la mort mais la limite entre la vie au sens biologique du terme et, pour employer les termes d'Alain BADIOU, la vie comme capacité du sujet à être le support d'un processus de vérité. La mort est précisément le nom de cette limite entre deux vies, elle est ce qui nomme le fait qu'elles ne coïncident pas, qu'une des deux vies peut souffrir, voire cesser d'exister à cause de l'autre. La mort articule ensemble, tout en les séparant, les deux versants de la vie, elle est en quelque sorte leur point de capiton, elle est ce qui marque, cristallise, **localise**, leur différence. »⁵

² Jacques LACAN *Le séminaire livre VII L'éthique de la psychanalyse* Ed. Du Seuil, 1986 p.329

³ Julia KRISTEVA « La limite et l'horizon » in *L'infini* n°115

⁴ Alenka ZUPANČIČ *Esthétique du désir, éthique de la jouissance* Ed. LECQUES, THEETETE, 2002 chap. « l'effet esthétique » publié sur le site MondesFrancophones.com

⁵ Alenka ZUPANČIČ *ibid*

Ce sont toujours des circonstances exceptionnelles qui font naître le tragique. Des circonstances qui ne conduisent pas à un dilemme mais à une évidence, à une nécessité qui ne se discute pas : c'est un moment de vérité pour le sujet. Ainsi, dans *Responsabilité et jugement*, Hannah ARENDT précisera en note, à propos de ceux et celles qui ont résisté confrontés à une situation se déroulant devant eux, qu'« il n'y avait pas de conflit en eux, pas de lutte ; (...) Ils ont simplement dit « je ne peux pas, je préférerais mourir, car la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue si je faisais cela. » »⁶

Dans la tragédie classique, il y a un sens au sacrifice : il préserve l'Autre. En fait, la mort dans ce contexte est victoire de l'Eros.

La tragédie moderne ou encore la tragédie contemporaine, comme la nomme Lacan, ouvre, quant à elle, un abîme et ne laisse au sujet qu'une totale déréliction. Paradoxalement, dans cette tragédie, plus rien ne se relie à l'humain, au contraire de la tragédie grecque où « quelque chose se relie à l'homme ». ⁷

La tragédie moderne

Elle a une dimension dantesque : à la différence de la tragédie grecque, la tragédie moderne pourrait avoir comme exergue : « *Toi qui entres ici, abandonne tout espoir* » pour reprendre le célèbre frontispice à l'entrée de l'enfer de DANTE.

La trilogie des COÛFONTAINE

Je m'arrêterai, pour l'analyse, uniquement sur la première pièce de la trilogie des COÛFONTAINE : *L'otage* écrite en 1911 qui sera suivie par *Le pain dur* en 1914 et *Le père humilié* en 1918

La tragédie a déjà été vécue par les COÛFONTAINE au moment de la Révolution Française avec la décapitation des parents de Sygne, la mise à sac du domaine, la dépossession des terres. Subsiste donc uniquement son cousin qui a fui la Révolution en se réfugiant en Angleterre.

Nous pouvons partir du présupposé qu'il était impossible à Sygne d'abandonner ce domaine dont sa famille porte le nom. Terre et sang liés par le nom même ainsi porté.⁸ Elle ne pouvait trahir ses parents, ni ses convictions. Elle est restée droite face à l'épreuve : le sacrifice de sa famille. Car Sygne de COÛFONTAINE reste fidèle au droit

⁶ Hannah ARENDT *Responsabilité et jugement* Ed. PAYOT; Paris 2005 note 15 p.303

⁷ Jacques LACAN *Le séminaire, livre VIII Le transfert* Ed. Du Seuil, Paris, 1991 p. 325

⁸ Georges de COÛFONTAINE exprime très bien ce lien indéfectible de l'aristocrate à sa terre : « *comme la terre nous donne son nom, je lui donne mon humanité. En elle nous ne sommes pas dépourvu de racines, en moi par la grâce de Dieu elle n'est pas dépourvue de son fruit, qui suis le Seigneur. C'est pourquoi précédé du de, je suis l'homme qui porte son nom par excellence. Mon fief est mon royaume comme une petite France, la terre en moi et ma ligne devient gentille et noble comme une chose qui ne peut être achetée.* » *L'otage*, op.Cit. p. 24

royal « *ce n'est qu'en un seul homme que tout le peuple peut être un*⁹ ». Elle soutient la permanence des choses dans l'ordre divin sur lequel se fonde la royauté. « *Celui là seul est solide qui s'appuie sur les choses permanentes* »¹⁰ rétorquera-t-elle au préfet TURELURE dont nous parlerons plus loin.

Sygne, le danger passé, s'est donné pour mission de rassembler toutes les pièces éparses du domaine, de retrouver toute chose rattachant l'histoire de la famille à cette terre. Elle oeuvre à effacer la rupture de l'ordre créée par la Révolution.

Le symbole en est le remembrement d'un Christ crucifié profané lors du massacre des moines sur le domaine des COÛFONTAINE. Sygne retrouvera chaque partie du corps démembré et les rassemblera à nouveau sur la croix faite des poutres de sa maison, qui aura retrouvé toute la puissance de son symbole par la persévérance de cette jeune aristocrate. Elle choisira de vivre dans l'ancien monastère suite à la destruction du château familial par les révolutionnaires.

Revient alors sur le domaine, son cousin Georges. Il a perdu ses deux enfants de la fièvre anglaise, sa femme décédée elle aussi, était la maîtresse du Dauphin. Il dit de lui-même :

*« Et moi aussi, me voici une croix à la place de mon nom proscrit. Tous mes biens sont tombés de moi comme un manteau, et je me tiens seul dans cet ajustement qui ne peut changer de mon corps et de mon esprit
Dépouillé, abrégé, inflexible, infructueux. »*¹¹

Lui reste juste son nom mais sans héritier pour le porter, et surtout l'amour de Sygne à son égard. Leur union permettra la perpétuation du nom des COÛFONTAINE. Ainsi, sera retrouvée la belle alliance entre la terre et le nom que seuls les hommes peuvent transmettre à leur descendance.

Il s'agit, en quelque sorte, d'une véritable restauration pour laquelle on peut penser que Sygne n'est pas sans gratitude envers Dieu. Elle a supporté l'épreuve envoyée et a ainsi préservé l'honneur et les valeurs ancestrales de sa famille.

Sauf que, le retour de Georges, c'est aussi le retour du malheur par l'intermédiaire de sa témérité : ramener avec lui le pape pour le soustraire aux mains de l'Empereur.

Arrive en scène le fameux baron de TURELURE, grand pervers et stratège, qui a su traverser tous les courants pour défendre ses propres intérêts et en a trouvé une grande jouissance. Particulièrement dans le pouvoir quasi sans limites que lui a conféré la Révolution. Il a ainsi pu ordonner le massacre des parents de Sygne devant elle et des moines qui résidaient sur le domaine.

Devenu préfet de l'Empire, il impose donc ce terrible chantage : ou Sygne l'épouse ou il dénonce la présence du pape dans ses lieux. Il énonce clairement ses intentions profondes :

« c'est l'âme même que je veux fléchir !

⁹ Paul CLAUDEL *L'otage* Ed. GALLIMARD, Coll. FOLIO 2011 p. 70

¹⁰ *ibid.* p 69

¹¹ P. CLAUDEL ; *L'otage* op. Cit. p. 32

C'est une armée qu'on enfonce que je veux avoir encore, c'est la panique d'une armée qui cède que je veux voir dans ces beaux yeux sévères¹².»

Car, dans ce dialogue, Sygne de COÛFONTAINE en impose. Très assurée de son droit, forgée par les épreuves traversées, elle tient tête à TURELURE. Elle prend appui sur la vertu aristocratique telle que la définit Jacques Alain MILLER :

« La vertu aristocratique, qu'était-ce en son temps? Un signifiant-maître tenant assez le coup pour que le sujet y appuie son estime de soi, et en même temps l'autorisation et le devoir d'affirmer, non pas son égalité, mais sa supériorité sur les autres. »¹³

Elle ne cède pas, ce qui ne surprend aucunement TURELURE qui, très intelligent, va laisser la place à l'abbé BADILON.

Au prêtre de la convaincre de la nécessité de ce sacrifice pour sauver l'honneur de l'Eglise en évitant au pape une humiliation. Ce dernier avait le moyen de s'exiler en Angleterre, mais il a refusé tout net cette possibilité. Là résiderait l'humiliation : être le protégé du souverain anglais, lui-même, chef de l'Eglise Anglicane qui s'est séparée de l'autorité de Rome.¹⁴

Sygne va batailler avec l'abbé qui, lui, se situe ailleurs : il travaille Sygne au corps de la soumission libre à une volonté qu'il présente comme divine. Paola CASAGRANDE, dans son intervention à ce séminaire avait souligner les propos de Freud quant à la religion qu'il ne considérait pas comme un « remède sédatif » au malheur « *car le prix de la soumission est trop lourd* ». ¹⁵

BADILON trompe Sygne car cette demande est fondamentalement politique : jamais TURELURE n'oserait tuer le pape. Il serait une monnaie de transaction politique.

Sygne va légitimer son refus de part le sacrifice qu'elle et sa famille ont déjà consenti. Elle veut sauver cette valeur essentielle : son honneur et celui de son nom.

Mr Badilon : - *Sygne, sauvez le Saint-Père*

Sygne : - *Mais non point à ce prix ! Je dis non !*

Je ne veux pas !

Que Dieu prenne soin de cet homme sien, comme à moi mon devoir est envers les miens.

Mr Badilon : - *Livrez donc votre père fugitif*

Sygne : - *Je ne livrerai point mon corps et leur corps ! Je ne livrerai point mon nom et leur nom !*

Mr Badilon - *Livrez votre Dieu à la place*

¹² P. CLAUDEL ; *Ibid.* pp. 76-77

¹³ Jacques Alain MILLER ; *note sur la honte*, sur disparates.org

¹⁴ *Le pape Pie* : « *Où voulez-vous me mener ?*

Coûfontaine : « *En Angleterre où est le Roi de France*

Le pape Pie : « *Mon enfant, ne Nous faites pas ce tort de remettre le Pape aux mains des hérétiques*

P. CLAUDEL ; *L'otage* op. Cit. p. 48

¹⁵ Paola CASAGRANDE *Retour à Freud Le « renversement de la culture »* Intervention au séminaire du 28 février 2019 p.3 »

Et plus loin :

Sygne : - (...) *Dieu m'a donné la vie et me voici prompte à la rendre
mais le nom est à moi ! Mon honneur de femme est à moi seule !*¹⁶

La question de l'honneur est fondamentale : protéger son honneur, c'est échapper à la honte. Honte au regard de ses ascendants, martyrs de la Révolution, profanation du nom porté depuis des générations. La honte touche, comme le dit LACAN « le plus intime du Sujet »¹⁷

Cette acte de trahison Sygne le rejette en énonçant à BADILON tout ce que cela supposerait :

Sygne : - « *Ainsi donc moi, Sygne, comtesse de Coûfontaine,
J'épouserai de ma propre volonté Toussaint Turelure, le fils de ma servante et du
sorcier Quiriace.
Je l'épouserai à la face de Dieu en trois personnes, et je lui jurerai fidélité et nous
nous mettrons l'alliance au doigt.
Il sera la chair de ma chair et l'âme de mon âme, et ce que Jésus Christ est pour
l'Eglise, Toussaint Turelure le sera pour moi, indissoluble.
Lui, le boucher de 93, tout-couvert du sang des miens,
Il me prendra dans ses bras chaque jour et n'y aura rien de moi qui ne soit à lui,
Et de lui me naîtront des enfants en qui nous serons unis et fondus.
Tous ces biens que j'ai recueillis non pas pour moi,
Ceux de mes ancêtres, celui des saints moines,
Je les lui porterai en dot, et c'est pour lui que j'aurai souffert et travaillé.
La foi que j'ai promise, je la trahirai. Mon cousin trahi de tous et qui n'a plus que
moi seule,
Et moi aussi, je lui manquerai la dernière !
Cette main qu'il a prise dans la sienne le lundi de Pentecôte,
Sous l'oeil de nos quatre parents exposés devant nous tous ensemble sur cet
autel,
Je la lui retirerai. Ces deux mains qui se sont serrées passionnément tout à
l'heure,
La mienne est fausse !*

Silence

Vous vous taisez, mon Père, et ne me dites plus rien !

Mr Badilon : - *Je me tais, mon enfant, et je frémis !*

Je vous déclare que ni moi,

Ni les hommes ni Dieu même, ne vous demandons un tel sacrifice.

Sygne : - *Et qui donc alors m'y oblige ?*

Mr Badilon : - *Ame chrétienne ! Enfant de Dieu ! C'est à vous seule de le faire de
votre propre gré.*

Sygne : - *je ne puis pas.*

¹⁶ P. CLAUDEL ; *L'otage* op. Cit. pp. 87 et 90

¹⁷ J. LACAN *Kant avec Sade* cité par Jacques Alain MILLER in *note sur la honte*, sur disparates.org

Mr. Badilon : - *Préparez-vous donc. Je m'en vais vous bénir et vous renvoyer.*

Sygne : - *Mon Dieu ! Cependant Vous voyez que je Vous aime !*

Mr. Badilon : - *Mais non point jusqu'aux crachats, à la couronne d'épines, à la chute sur le visage, à l'arrachement des habits sur la croix.*

Sygne : - *Vous voyez mon coeur !*

Mr Badilon : - *Mais non point à travers la grande rupture à mon côté*

Sygne : - *Jésus ! Mon bon ami !*

Qui été tout le temps mon ami sinon Vous ? Il est dur maintenant de Vous déplaire.

Mr Badilon : - *Mais il est facile de faire votre volonté !*

Sygne : - *Il est dur de me séparer de Vous pour la première fois*

Mr Badilon : - *Mais, il est doux de mourir en Moi qui suis la Vérité et la Vie*

Sygne : - *Seigneur, s'il se peut, que ce calice soit éloigné de moi !*

Mr Badilon : - *Mais toutefois que Votre volonté soit faite et non la mienne !*

Sygne : - *Ah, du moins, ô mon Dieu, si je Vous abandonne tout,*

Et Vous de votre côté, faites aussi pour moi quelque chose.

Ne tardez pas et prenez ma vie misérable avec le reste

Puis Sygne répète à plusieurs reprises cette phrase : « *Seigneur que Votre volonté soit faite et non la mienne.* »¹⁸

Badilon joue sur le sentiment de culpabilité de Sygne, subrepticement, insidieusement. Il manipule la scène pour en faire une analogie avec la passion du Christ lors de sa dernière nuit à Gethsémani.

C'est une véritable tromperie par glissement du sens : le Christ accomplit le texte écrit bien avant lui. Il réalise la parole prophétique. Il est fidèle à cette dernière, au « fiat » de sa mère à la volonté divine au moment de la Visitation. Le dogme ecclésial s'accorde à énoncer que Marie accepte de porter le fils de Dieu en conscience de ce qui lui va lui arriver. Elle connaît les écritures et singulièrement les psaumes et les textes des prophètes dont ESAÏE 53 qui laissent présager le sacrifice, l'opprobre qu'aura à subir le messie. Plusieurs évangélistes, décrivant la mort du Christ en croix, reprennent les textes des écritures pour insister sur leur accomplissement. Et les « Vierges à l'enfant », du moyen-âge jusqu'à la fin de l'âge classique au moins, représentaient cette connaissance par la mère du destin du fils : combien de regards intériorisés, mélancoliques, anticipant la douleur de la perte future de l'enfant. Combien de regards d'enfant-messie cherchant le soutien du regard absent de leur mère, déjà tourné vers le sacrifice à venir.

Et si Jésus de Nazareth demande à son père d'éloigner de lui la coupe qui lui est demandé de boire, ce n'est pas parce qu'elle est une trahison ou une honte au regard de ses valeurs ou de son honneur. Cette prière, cette supplication est portée par la terreur : celle de la souffrance atroce qu'est la crucifixion.

Il n'y a là aucune commune mesure avec ce que BADILON demande à Sygne. Il profite de son désarroi et tord le sens même du texte évangélique pour la faire céder.

Il joue sur son sentiment de culpabilité. Ce qu'il lui dit peut s'entendre ainsi : « tu dis aimer Dieu mais te voici dans l'impossibilité du don total (qui devance la demande), tu ne

¹⁸ P. CLAUDEL ; *L'otage* op. Cit. pp. 100-103

l'aimes pas assez, pas à la hauteur de ce qu'il peut attendre de toi, tu n'es pas à la hauteur de ta vocation, au fond, tu es décevante. »

D'une certaine manière, Sygne est prise dans une double contrainte : soit elle refuse de marier TURELURE et elle se sentira toujours coupable et honteuse de ne pas avoir sauvé le pape, successeur de Pierre et représentant de dieu sur terre, soit elle accepte et elle sera toujours coupable et honteuse d'avoir abandonné ses chers disparus, martyrisés, eux aussi.

Le curé BADILON demande à Sygne de choisir de trahir son « être même » pour une cause présentée comme sublime.

Mais cette cause, en fait est triviale, elle est travestie. Il s'agit au final d'une transaction marchande :

« A elle -Sygne- on retire tout, je ne dis pas que ce soit pour rien, laissons ça, mais il est tout à fait clair aussi que c'est pour la donner, elle, en échange de ce qu'on lui retire, à ce qu'elle peut le plus abhorrer »¹⁹

C'est un sacrifice total :

*« Il -BADILON- lui montre, ouvert devant elle, l'abîme de cette acceptation par quoi elle se fera l'agent d'un acte de délivrance sublime (...) Elle doit renoncer à ce qui est son **être même**, au pacte qui la lie depuis toujours à sa fidélité à sa propre famille, puisqu'il s'agit d'épouser l'exterminateur de cette famille (...) C'est là quelque chose qui la porte, non pas aux limites de la vie (...) mais au sacrifice de ce qui, pour elle, comme pour tout être, vaut plus que sa vie. Non pas seulement ses raisons de vivre, sur ce en quoi elle reconnaît son être même. »²⁰*

« Dois-je sauver le pape au prix de mon âme ? » demande Sygne.

Là est le bouleversement total de la croyance telle que la définit le discours ecclésial. L'Eglise demande depuis toujours à ses fidèles à ce qu'ils se soucient avant tout du salut de leur âme. Dans un renversement radical, il est demandé à Sygne d'aller jusqu'au sacrifice même de cette dernière pour sauver le pouvoir du catholicisme représenté par le pape. Il s'agit donc d'une mort totale. Elle dépasse les limites de la seconde mort, désignée par Lacan comme : « *le phénomène de la beauté* »²¹.

Limite non franchie par Antigone. Sygne, quant à elle, est dans le dépassement de l'ATE.

C'est Sygne, elle-même qui est chargée de demander à son cousin de renoncer à tous ses droits et à son nom, comme le résume Georges après la lecture des « papiers » que lui demande de signer TURELURE, par l'intermédiaire de Sygne :

« Abandon général et transport à Turelure de tous mes droits, titres et possessions.

Et déposition après ma mort de tous mes droits sur cet hoir que vous m'avez fait.

Tout est cédé sans réserve ».²²

¹⁹J. LACAN *Le séminaire, livre VIII Le transfert*, op.cit. p 380

²⁰J. LACAN *ibid.* p. 322

²¹J. LACAN *ibid.* p. 323

²²P. CLAUDEL ; *L'otage* op. Cit. p. 119

Se répète, avec Georges, une situation similaire à celle vécue par Sygne quelques mois auparavant : Georges doit céder l'ensemble de ses titres et son nom même pour sauver le roi de France. TURELURE, en grand manoeuvrier est devenu incontournable tant pour l'empereur, en fâcheuse posture que pour le roi. C'est lui qui aura le pouvoir de restaurer la royauté en remettant au main du roi la capitulation de Paris qui fera tomber l'empereur et lui assurera une position de pouvoir plus puissante encore.

Comme Sygne avec BADILON, COÛFONTAINE objecte, lutte, reproche à Sygne ses trahisons, évoque la honte qu'elle ne peut que ressentir, se demande comment elle peut accepter d'être l'intermédiaire de cette ignoble marché. Il ne peut supporter de renoncer à un ordre qui tenait sa légitimité d'une transcendance. Dieu choisissait les rois, et voici que c'est TURELURE qui les fait ! Car le roi, après la Révolution ne saurait plus jamais être de droit divin.

Georges : « Adieu donc, ô Roi que j'ai servi, image de Dieu !

Le Roi pas plus que Dieu n'acceptant de limitation que sa propre essence.

Tout homme dès sa naissance recevait le monarque au-dessus de lui éternellement à sa place par lui-même,

Afin qu'il apprit aussitôt que nul n'existe pour lui seul, mais pour un autre et qu'il eût ce chef inné.

Et maintenant, ô Roi, à cette conclusion de ma vie,

de cette main qui a combattu pour toi, c'est moi qui vais signer ta déchéance. »²³

COÛFONTAINE ne peut se résoudre à abandonner son nom. Sygne le supplie d'aller jusque-là. Il lui rétorque alors :

« Mais le nom n'est pas à moi, le droit n'est pas à moi, la terre n'est pas à moi, l'alliance entre la terre et moi n'est pas à moi »

Et Sygne de lui répondre :

« Tout est changé, Georges. Il n'y a plus de droit, il n'y a plus qu'une jouissance. Il n'y a plus d'alliance pour toujours entre la terre et l'homme que le tombeau seul.

Et les mains qui étaient jointes se sont séparées.

Et la tienne ne sert plus de rien qu'à écrire et résigner »²⁴

Il n'y a plus que la jouissance des biens et la chute de l'Autre. Plus rien ne vient garantir l'ordre ancien car la restauration est aussi un semblant, une parodie au regard de la monarchie de droit divin.

COÛFONTAINE souligne la honte dont s'est couverte Sygne en ayant accepté le mariage avec TURELURE :

Georges : - *la honte suffit que vous vous êtes acquise*

Sygne : - *Acquise à la peine de mon âme et à la sueur de mon front !*

Georges : - *Elle est à vous*

Sygne : - *Elle est à moi en effet*

²³ P. CLAUDEL ; *ibid.* pp. 117-118

²⁴ P. CLAUDEL ; *L'otage* op. Cit. p.120

Elle est mon bien qui ne me sera pas ravi, la honte plus fidèle que la louange !

Elle m'accompagnera jusqu'à la tombe et plus loin, elle est scellée sur moi comme une pierre, elle est incorporée à ces os qui seront jugés !²⁵

Se présente la dérélition, la chute du pouvoir divin qui ne peut rien pour sauver la situation, incapable même de sanctionner Sygne pour son acte : un Autre barré.

Sygne : « *Je ne crains rien de Dieu et le Seigneur ne peut plus me déposer.*

Car ce qui est assis sur la terre, il n'y a pas de place plus basse, et je n'en demande pas de plus haute »

Et plus loin :

« Mon humiliation est trop grande. Hélas ! Il n'y a plus de douleur pour moi et mon âme en est avide ainsi qu'une terre altérée.

Je suis séparée des larmes

Il n'y a plus de douleur possible et toute souffrance qui s'ajoute aux autres est pour moi comme une consolation »²⁶

Son cousin lui demande s'il lui reste encore de l'honneur. Ce à quoi elle lui répond :

« Plus de nom et aucun honneur. »²⁷

Cette totale dérélition conduit Sygne au choix de se jeter devant le corps de son mari pour recevoir la balle tirée par son cousin qui, tout en ayant signé les papiers, tente d'en annuler les effets en tuant TURELURE.

Le geste de Sygne n'a rien d'un acte tragique au sens classique du terme. Ce n'est pas non plus un acte romantique : il ne s'agit pas de rejoindre Georges dans la mort.

Non, Il faut juste que ÇA S'ARRETE.

Là où, chez Antigone, il s'agit d'un « *tragique héroïque* », il s'agit chez Sygne d'un « *tragique pathétique* » pour reprendre les termes de Simone PERELSON ²⁸

Le mouvement de Sygne à l'agonie interprété comme un « non »²⁹ à toute supplication est son ultime liberté, débarrassée de toute illusion, plus rien ne prévaut et n'a de sens. Il n'y a plus de mots, reste seul ce mouvement obstiné de la tête. Que chacun interprète son geste comme il lui plaira. Il décontenance totalement les témoins : sacrifice d'une épouse pour son mari, dans un sens du devoir absolu ? Suicide ?

Le désarroi des témoins est porté par le non-sens de deux gestes : se jeter devant TURELURE et cette négation systématique jusqu'à la mort : refus du sacrement du pardon, refus de voir son enfant, refus de citer la devise des COÛFONTAINE.

²⁵ P. CLAUDEL ; *ibid.* pp. 121-122

²⁶ P. CLAUDEL ; *ibid.* p. 125

²⁷ P. CLAUDEL *ibid.* p.126

²⁸ Simone PERELSON « Le tragique contemporain : quelques réflexions sur le sujet, le désir et la fin de l'analyse » in *Figures de l'analyse* » 2009/2 n°18 p. 216

²⁹ Ce mouvement de la tête, que Claudel nomme « tic » apparaît pour la première fois lorsque Sygne apprend la mort des enfants et de la femme de Georges. Un « non » à la dureté de la perte subie par son cousin. Ce même tic apparaît tout au long de la scène 1 de l'acte 3, lorsque Sygne se trouve confrontée, après la naissance de son fils, à l'exigence de Turelure d'acquiescer le nom des Coûfontaine pour son fils. On peut dire que Sygne obéit à la demande de son mari, à son corps défendant

S. PERELSON, encore, se référant à la lecture que fait ZÍZEK de *L'otage* écrit :

« Ce que signifie le « non » à la fin de la pièce n'est pas le refus à un dernier sacrifice mais celui de toute tentative qui voudrait donner un sens à une vie de sacrifice et de négation de son être. La négation finale révèle ainsi l'affirmation d'un dernier sacrifice, le sacrifice de la tentation de donner un sens à son sacrifice, de l'intégrer dans un ordre quelconque, de lui conférer une valeur supérieure. »³⁰

LACAN l'énonce ainsi :

« Ici, nous sommes au-delà de tout sens. Le sacrifice de Sygne de COÛFONTAINE n'aboutît qu'à la dérision absolue de ses fins »³¹

Tout est dépassé, y compris la limite du beau :

« Sans doute cette grimace de la vie qui souffre, est-elle plus attentatoire au statut de la beauté que la grimace de la mort et de la langue tirée que nous pouvons évoquer sur la figure d'Antigone pendue quand Créon la découvre.³² »

Là où la tragédie grecque conduit à se rencontrer deux mondes sur la frontière de la mort, la tragédie moderne vient signifier qu'il n'y a rien à découvrir que le vide et la mort du sujet.

Pour ZIZEK, ce vide est justement spécifique au sujet moderne :

« (...) le sujet moderne est strictement corrélatif de la dimension d'un « au-delà de la seconde mort » : la première mort consiste dans le sacrifice de la substance particulière « pathologique » pour la Cause universelle ; la seconde mort est le sacrifice, la trahison de la Cause même, en sorte que tout ce qui reste est le vide qu'est le \$, le sujet barré. »³³

Il me paraît intéressant de s'arrêter sur la distinction qu'opère ZIZEK entre le suicide dit « symbolique » et le suicide dit « démonstratif » ou encore « idéologique ».

A la question : « Qu'est ce qui est dissimulé par le fascinant spectacle du sacrifice ? » voici la réponse du philosophe :

« Lacan relie le sacrifice au **désir de l'Autre**, à l'énigmatique CHE VUOI ? Que me veut l'Autre ? Dans sa dimension la plus fondamentale, le sacrifice est un « présent de réconciliation » fait à l'Autre, destiné à apaiser son désir. Le sacrifice **dissimule l'abysse du désir de l'Autre**, plus précisément : il dissimule le manque, l'inconsistance, l'« inexistence » de l'Autre, ce qui transpire dans son désir. **Le sacrifice est une garantie que « l'Autre existe » : qu'il y a un Autre** qui peut être apaisé au moyen du sacrifice. La ruse du sacrifice réside par conséquent dans ce que les théoriciens de l'acte de langage appelleraient sa « présupposition pragmatique » : **par l'acte même du sacrifice nous (présup) posons l'existence**

³⁰ S. PERELSON *ibid*; p. 214

³¹ J. LACAN *Le séminaire, livre VIII Le transfert*, op.cit. p.325

³² J. LACAN *ibid*; p. 324

³³ Slavoj ZIZEK *Essai sur Schelling. Le reste qui n'éclôt jamais*, Paris, l'Harmattan, 1996 cité par S. PERELSON op. cit. p. 215

de son destinataire qui garantit la consistance et la pleine signification de notre expérience - alors, même si l'acte échoue à atteindre son objectif proclamé, cet échec même peut être interprété de l'intérieur de la logique sacrificielle comme **notre** échec à apaiser l'Autre. »³⁴

Ainsi écrit ZIZEK, « la fonction élémentaire du sacrifice est de **cicatriser la fissure de l'Autre** »³⁵.

C'est ce que fit Sygne en supportant l'épreuve de la Révolution conduisant à la tuerie de ses parents et des moines résidant sur le domaine, lui-même démantelé. Elle n'a rien renié de ses convictions profondes, au contraire.

Mais ce que lui demande de faire le curé BADILON est au-delà de ce premier sacrifice : il lui faut trahir sa famille, ses convictions profondes pour sauver le pape d'une humiliation. Voici Sygne confrontée au manque de l'Autre, la voici devant le vide.

ZIZEK, toujours :

*« le manque que le sujet doit assumer n'est pas son propre manque mais celui de l'Autre, ce qui constitue quelque-chose d'incomparablement plus insupportable. L'Autre même ne possède pas ce dont manque le sujet, et aucun sacrifice n'est à même de compenser ce manque de l'Autre. »*³⁶

Le suicide de Sygne n'est pas un suicide idéologique, une tentative de sauver encore une fois l'Autre de sa chute, insupportable pour le sujet. Son suicide est un suicide symbolique : un acte d'abandon, de sortie de scène, une mise en acte de la déréluction même. Sygne ne veut rien démontrer. Elle s'efface, sa dernière liberté est ce choix assumé jusqu'au bout de ce « non » que ses forces lui permettent encore de signifier jusqu'à son dernier souffle. C'est un suicide symbolique en ce sens qu'il vient « annuler la présupposition même de l'Autre ». Un suicide qui ouvre sur le rien et qui, pour ZIZEK, est beaucoup plus difficile à assumer.³⁷

Sygne va jusqu'à l'absurde de son devoir d'épouse obéissante à son mari. Elle est prise dans une parole performative, qui l'engage totalement. Elle ne peut y déroger même si cette obéissance est un non-sens :

« Elle est - écrit S. ZIZEK- l'otage de sa parole, aussi se laisse-t-elle aller au mouvement superflu de se sacrifier pour son mari, à qui elle est censée non seulement obéir, mais qu'elle est supposée respecter et aimer de tout son coeur. C'est en quoi réside le terrifiant non-sens de son geste suicidaire : il est vide, aucun Destin substantiel ne prédétermine les coordonnées symboliques de son existence comme pour le héros antique, elle n'a aucune culpabilité à assumer un geste pathétiquement héroïque de sacrifice de soi. « Dieu est mort », l'Universel substantiel pour lequel le sujet est prêt à sacrifier le noyau de son être n'est

³⁴ Slavoj ZIZEK *Jacques Lacan à Hollywood, et ailleurs* Ed. Jacqueline CHAMBON, ACTES SUD, Arles 2010 pp 103-104

³⁵ *ibid.* ; p. 102

³⁶ *ibid.* ; p. 109

³⁷ *ibid.* ; p.109

qu'une forme vide, un rituel ridicule dénué d'aucun contenu substantiel, qui n'en retient pas moins le sujet en otage. (...)

L'otage fonctionne (...) comme l'index d'une impasse subjective qui ne peut plus s'exprimer dans le pathétique de la tragédie : le sujet est dépossédé de toute dignité tragique.(...) Dans la tragédie moderne, le sujet est « prié d'assumer comme une jouissance l'injustice qui lui fait horreur » (LACAN séminaire sur le Transfert)»³⁸

Il n'y a plus de paravent, il n'y a plus de parure. L'absence de l'Autre est un abysse abîme...

ZIZEK encore :

« Lacan nomme « destitution subjective » ce « retrait du sujet loin de l'Autre : non pas un sacrifice (qui implique toujours l'Autre comme destinataire) mais un acte d'abandon qui vient sacrifier le sacrifice même. La liberté alors atteinte est ce point où nous nous retrouvons non seulement sans l'autre en tant que notre prochain, mais sans support de l'Autre lui-même. »

Le « non » de Sygne, est par delà l'amour ou la haine. Il est, pour reprendre LACAN, « la marque du signifiant porté à son degré suprême ». Il signifie « le refus concernant le dit : la Ver-sagung » C'est une violence pour ceux qui y assistent, pour les spectateurs de la pièce même³⁹. Mais c'est une violence sans haine de sa part. C'est un pur acte de définitive liberté.

Françoise DAVID,
psychologue clinicienne - psychanalyste
4 place du Bastion Saint Vincent
57000 METZ

³⁸ Slavoj ZIZEK *Essai sur Schelling. Le reste qui n'éclôt jamais*, Paris, l'Harmattan, 1996 pp; 158-159

³⁹ A noter que CLAUDEL aura peur de cette fin même. Il y reviendra dans la mise en scène. Il tentera de sauver Sygne. Dans les dernières mises en scène où P. CLAUDEL intervient, Sygne meurt assise dans un grand fauteuil, seule, en face de TURELURE qui l'exhorte à énoncer la devise familiale : « COÛTFONTAINE adsum ». Elle ne le fait pas. Il tendra la main vers elle. CLAUDEL la fait mourir au moment où elle tente de se lever du fauteuil dans lequel elle retombe, morte. Dans plusieurs correspondances, il dira vouloir croire que Sygne est sauvée. Que sa tentative de se lever est une réponse de pardon adressée à TURELURE. Ce dernier n'est donc pas si mauvais puisque ses suppliques seraient entendues par Sygne et auraient pour conséquence de sauver cette dernière du néant. CLAUDEL semble avoir horreur de son acte de création, de ce qui le dépasse à ce moment là. Et cette horreur est un effet d'après coup, face aux réactions des spectateurs devant la dérégulation de Sygne. « *Comment ai-je pu être aussi féroce ?* » s'interrogeait Claudel en évoquant « *la cruauté atroce du sacrifice* » (à propos de *L'Otage* ; *Le Figaro* ; 29 octobre 1934 cité par cité par Michel LIOURE dans son commentaire introductif à « *L'Otage* » Ed. Folio théâtre)

« « *L'Otage est une oeuvre cruelle* » écrivait justement Jacques PETIT, « *la pièce la plus sombre de l'oeuvre claudelienne* ». *Le sacrifice de Sygne était surtout aux yeux de l'auteur « le plus difficile à justifier » et le plus « révoltant » pour les spectateurs. Plus tard, il demeurait troublé par le « sacrifice inhumain » imposé à l'héroïne, dans cette « pièce atroce », écrivait-il, qui laisse le spectateur et l'auteur « dans un état douloureux de suspens, de mécontentement et d'angoisse » » Michel LIOURE dans son commentaire introductif à « *L'Otage* » Ed. Folio théâtre. LIOURE cite Jacques PETIT « *L'Otage de Paul CLAUDEL* » *Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, 1977 pp 15 et 31*)*